114

CLÉMENT MAROT,

VAUDEVILLE-ANECDOTIQUE

EN UN ACTE,

Par les CC. ARMAND GOUFFÉ et GEORGES DUVAL.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre des Troubadours, le 19 floréal, an 7.

Prix 1 Franc 50 centim. avec la Musique.

3466
B

A PARIS,

Chez le Libraire, au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe;
Et à son Imprimerie, rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VIIe.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

NOTICE HISTORIQUE

SUR CLÉMENT MAROT.

Sous le règne de *Charles VII*, *Jehan de Meun* avait donné le *Roman de la Rose*; *Villon* s'était fait connaître sous celui de *Louis XI*, par des poésies enjouées et badines; *André de la Vigne*, à la cour de *Louis XII*, avait composé *le Vergier d'honneur*, et mis en vers les campagnes de *Charles VIII* en Italie; *Octavien de Saint-Gelais*, *Coquillart*, *Roger de Collerye*, *Bouchet* et nombre d'autres, avaient brillé d'un éclat passager : mais ce n'était encore d'aucun de ces écrivains que la France pouvait s'enorgueillir. *Clément Marot* parut; et, avec lui, commença, sous *François Ier.*, la gloire littéraire de la France; gloire qui fut un peu ternie par *Ronsard*, relevée par *Malherbe*, et portée au comble sous le règne de *Louis XIV*.

Clément Marot naquit en 1495, à *Cahors en Quercy*; et le jour de sa naissance, a dit *Duverdier*, fut un jour de fête pour le Parnasse.

Venu fort jeune à Paris, il fut page chez M. *de Villeroy*, et ce fut-là qu'il mit la dernière main à son *Temple de Cupidon*. Il obtint, à cette époque, une place de valet-de-chambre chez *Marguerite de Valois*, épouse alors du *duc d'Alençon*, et depuis *reine de Navarre*, sœur de *François Ier*. Il suivit ce prince à la bataille de Pavie. Après la perte de la bataille et la captivité du roi, *Marot* revint à Paris avec une blessure au bras. Cette blessure ne fut pas un titre de recommandation auprès de la célèbre *Diane de Poitiers*, qui, suivant la chronique du tems, avait eu des bontés pour *Marot* avant son départ pour l'armée. Le poëte, dépité du froid accueil, se plaignit : on se moqua de lui. Pour lors, il ne garda plus de mesures, et fit des épigrammes mordantes contre la déesse *Luna. Diane*, qui put s'y reconnaître, se mit en colère tout de bon, et profitant d'une indiscrète gourmandise de l'irréligieux *Marot*, elle fut le dénoncer au docteur *Bouchard*, comme ayant *mangé du lard* un vendredi. Ce *Bouchard* était chef d'un conseil d'inquisition établi par le roi, pour empêcher les progrès du luthéranisme en France. *Marot*, qui ne ménageait pas les sorbonistes, n'était pas fort aimé

de ces messieurs, qui, d'ailleurs, ne pouvaient lui pardonner sa traduction en vers des pseaumes de *David*, dont le roi et toute la cour s'étaient fort divertis, et pour laquelle on l'avait déjà fait exiler. La circonstance était favorable; le roi était prisonnier à Madrid. La protectrice de *Marot*, *Marguerite*, sollicitait auprès de *Charles-Quint* la liberté de son frère. *Marot*, privé d'appui, fut donc appréhendé au corps, et mis ès prisons du *Châtelet*. Peu après on le transféra dans celles de *Chartres*, qui devinrent bientôt le rendez-vous de la meilleure société de la ville. Il y demeura dix-huit mois, et ce fut là qu'il revit le *Roman de la Rose*, et composa son *Enfer*, dans lequel il peint d'une manière aussi originale que vraie, les gens de justice d'alors, qui eurent à quelque tems de-là occasion de se venger, et la mirent à profit. Effectivement, à peine *Clément* fut-il en liberté, sur l'ordre de *François Ier.*, revenu de sa prison de *Madrid*, qu'il fit main-basse en plein jour, au milieu de la rue, sur des archers qui conduisaient un homme en prison, et le leur arracha des mains. Emprisonné de nouveau pour ce méfait, il en sortit encore par la protection du roi; mais il n'était pas possible à *Marot* de demeurer tran-

quille; il recommença sur nouveaux frais, s'attaquant aux prêtres, aux courtisans, à la *Sorbonne*, aux femmes, à tout le monde. Il fut obligé de s'enfuir à *Ferrare*. De-là il passa à *Venise*; et quand il crut qu'on avait oublié ses fredaines, il revint en France, d'où force lui fut de s'enfuir une seconde fois pour n'y plus rentrer. Il s'arrêta quelque tems à *Genève*, et se lia dans cette ville avec Calvin. Mais les habitans le chassèrent, parce qu'il fut convaincu de s'être écarté du respect dû à la foi conjugale, espèce de crime auquel les *Genevois* font peu de grace, et que les *Français* traitent avec plus d'indulgence. *Clément Marot* dirigea ses pas vers *Turin*, et termina dans cette ville, à l'âge de quarante-neuf ans, une vie orageuse, partagée constamment entre les muses et l'amour.

Clément Marot composa quantité d'*épigrammes*, de *ballades*, de *rondeaux*, qui sont, pour la plupart, des modèles de grace et de naïveté. Il a créé le style qu'on appelle *marotique*, dont *Lafontaine* et *Jean-Baptiste Rousseau* tirèrent depuis un si grand parti. Nous avons de lui, en outre, le *Temple de Cupidon*, l'*héroïde de Léandre*, une *églogue* charmante

sur la mort de *Louise de Savoie*, mère de *François Ier.*, l'*Enfer*, et la fameuse traduction des *Pseaumes*, qui n'est pas son meilleur ouvrage.

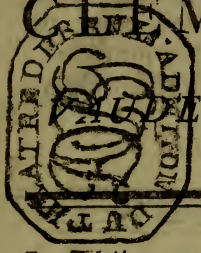
Il passe pour avoir été l'amant de *la belle Marguerite*, et leur correspondance en vers, imprimée dans les œuvres de *Marot*, ne laisse guères de doute à cet égard, malgré ce qu'en a pu dire *l'abbé Goujet*, qui a voulu défendre envers et contre tous l'honneur de *la reine Marguerite*.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
CLÉMENT MAROT.	*Léger.*
FRANÇOIS RABELAIS.	*Saint-Légé.*
BOUCHARD, docteur de Sorbonne, et chef du conseil d'inquisition.	*Tiercelin.*
THÉRÈSE, servante de Marot.	Cne. *Hélène.*
UN CAPORAL D'ARCHERS.	*Auguste.*
UN AUTRE.	*Ducoudray.*
UN PAGE DE LA REINE DE NAVARRE.	*Frelin.*
ARCHERS.	

La scène est à Paris, chez Marot.

CLÉMENT MAROT,

VAUDEVILLE-ANECDOTIQUE.



Le Théâtre représente un sallon de l'appartement de Marot.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, *seule, auprès d'une table, sur laquelle se voyent quelques livres.*

VOILA bien, je pense, ce que m'a dit M. Marot hier soir : tu prendras dans ma bibliothèque, et mettras sur mon bureau, le *Roman de la Rose*, et *Pantagruel.* (*Elle prend le livre.*) Pantagruel !

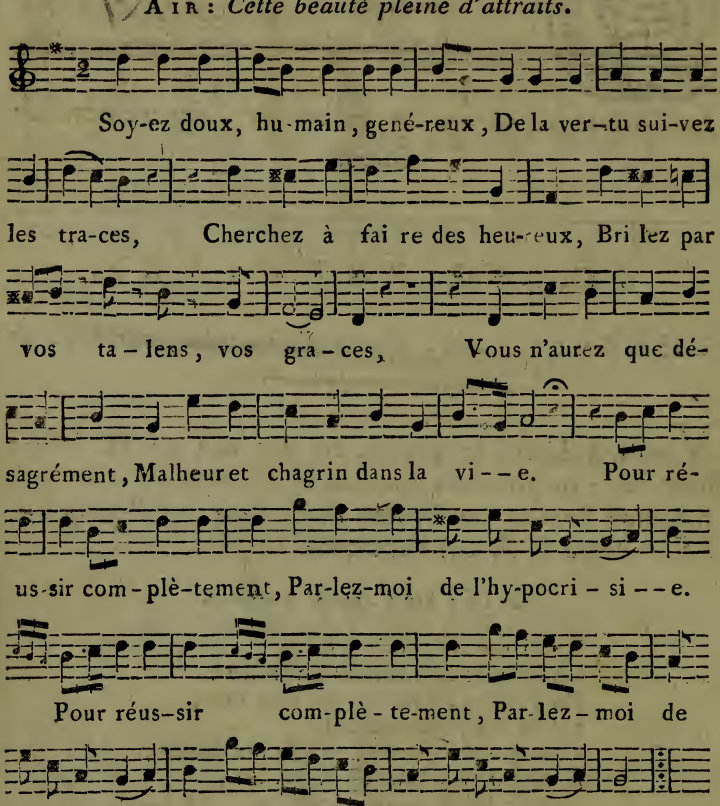
AIR : *De l'amour quêteur.*

Voici le livre universel ;
Chacun et le vante et l'admire :
En France, tout ce qui sait lire,
Lit et relit Pantagruel.
C'est un fort beau livre, sans doute,
A ce que dit plus d'un savant ;
Mais tel le vante souvent, (*bis.*)
Qui, je crois, n'y voit goutte.

Ce cher M. Marot, son exil est donc enfin terminé ! Grace à Dieu et à la reine Marguerite de Navarre, le voilà depuis hier de retour à Paris. Dieu veuille qu'il soit devenu plus sage ; car il y a bien un peu de sa faute,

s'il a voyagé malgré lui hors de France. S'égayer aux dépens de la Sorbonne, et tourner ses respectables membres en ridicule, quelle mal-adresse pour un homme d'esprit! Quand on n'est pas dévot aujourd'hui, du moins est-il de la prudence d'en faire semblant; car,

AIR: *Cette beauté pleine d'attraits.*



Aussi personne n'est comblé d'honneurs comme ce vieux docteur Bouchard. Il dirige les consciences des plus jolies femmes, qui le détestent, mais qui le flattent. Et dernièrement encore, ne vient-il pas d'être nommé

inquisiteur pour la foi. Malheur à mon maître s'il tombe de nouveau sous la jurisdiction de ce méchant homme !

SCÈNE II.

MAROT, THÉRÈSE.

MAROT, *sortant de sa chambre, et se disposant à sortir.*

AIR : *Trouver le bonheur en famille.*

ENFIN me voici de retour
Dans cet heureux pays de France.

THÉRÈSE.

Déjà vous cédez à l'amour?

MAROT.

Non, mais à la reconnaissance.
A Marguerite de Valois
Je dois cette faveur subite ;
L'amour aujourd'hui perd ses droits....

THÉRÈSE, *finement.*

Pour les céder à Marguerite.

MAROT.

N'est-ce pas juste ?

Même Air.

Si j'excelle entre les rimeurs,
C'est qu'elle a daigné me sourire.
On fait toujours les vers meilleurs
Quand la beauté nous les inspire.
Jean de Meun a fait, j'en conviens,
Pour *la Rose*, des vers qu'on cite.
Moi, j'ai, pour illustrer les miens,
Chanté la *reine Marguerite*.

THÉRÈSE.

Et vous allez la voir ?

MAROT.

Oui. S'il vient quelqu'un de mes amis, je ne tarderai pas ; tu feras attendre.

THÉRÈSE.

M. Rabelais, par exemple ?

MAROT.

Oh ! celui-là, quand il vient, c'est un jour de fête pour moi.

THÉRÈSE.

Vous l'aimez, et vous avez raison. Pendant votre absence, il venait chaque jour s'informer de vos nouvelles ; et quand il saura votre retour, il sera bientôt ici.

MAROT.

Mais tu recevais d'autres visites ; j'avais tant d'amis !

THÉRÈSE.

Pas un de ces amis n'a paru, je vous jure. Mademoiselle Laure même n'est pas venue une seule fois.

MAROT.

Cela ne me surprend guères.

AIR : *La comédie est un miroir.*

Les maîtresses, les courtisans,
Pareils aux oiseaux de passage,
Par-tout où règne le beau tems,
Portent leur inconstant hommage.
Mais quand l'hiver, sur nos côteaux,
Fait sentir ses rigueurs traîtresses,
Nous voyons s'enfuir les oiseaux,
Les courtisans et les maîtresses.

THÉRÈSE.

Et s'il vient quelque créancier ?

MAROT.

Tu l'enverras promener.

THÉRÈSE.

Si le docteur Bouchard?.....

MAROT.

Qu'il aille au diable! (*Il va pour sortir, puis revenant sur ses pas :*) ah, j'oubliais; tu feras porter cette lettre.

THÉRÈSE.

Encore une épître amoureuse, je gage?

MAROT.

Tu perdrais. C'est une requête au grand-maître Anne de Montmorency, pour qu'il m'accorde une place. La demande est en vers : je vais te la lire.

THÉRÈSE.

Je ne m'y connais pas; mais tout le monde dit que ce qui vient de Clément Marot est bon.

MAROT.

Et toi?

THÉRÈSE.

Moi..... je dis comme tout le monde.

MAROT.

Ecoute : » Monseigneur..... Il faut un peu flatter ces gens-là, quand on en a besoin.

AIR : *Du vaudeville des Visitandines.*

Daignez accourir à mon aide;
Je suis tout malade et fâché,
Et n'ai besoin d'autre remède
Que de me trouver bien couché. (*bis.*)
Couchez-moi donc, je vous prie,
Sur l'état du roi très-chrétien,
Et daignez m'y coucher si bien,
Que n'en relève de ma vie. (*bis.*)

THÉRÈSE.

S'il vous refuse, il n'aura pas de cœur.

MAROT.

Ni d'oreilles.

THÉRÈSE.

Cela viendrait d'ailleurs fort à propos, après le tour que vous a joué votre laquais à Ferrare.

MAROT.

Le coquin !

AIR : *Des pendus.*

Non content de ravir mon or,
Il a su m'enlever encor
Linge et bijoux de toute espèce ;
Enfin l'auteur de ma détresse
N'a rien oublié dans ce lieu....
Excepté de me dire adieu.

THÉRÈSE.

Si vous demandiez de l'argent à François Ier., je suis sûre qu'il vous en donnerait.

MAROT.

M'en donner ; fi donc ! m'en prêter, à la bonne heure.

THÉRÈSE.

Pour lui, cela reviendrait au même.

MAROT.

Je lui ferai mon billet, et je t'assure qu'il n'y perdra... que l'argent et l'attente. Si je le rencontre, je vais lui en faire la proposition. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, *seule.*

QUEL homme que ce M. Marot ! gai, généreux, aimable, plein d'esprit ! aussi les plus jolies femmes se disputent-elles sa conquête. Je le crois : il est si flatteur de lui plaire..... Oui; mais il est dangereux de le tromper.

AIR : *Ça ne s'peut pas.*

Autant pour celle qu'il admire
Marot est flatteur et galant,
Autant, quand son vers la déchire,
Il est satyrique et mordant.
Qu'il chante ou critique une femme,
Aussi facilement il fait,
Et la plus piquante épigramme,
Et le plus aimable couplet.

Ah, mon dieu, voilà ce maudit Bouchard. Tâchons qu'il sorte avant le retour de M. Marot.

SCÈNE IV.

BOUCHARD, THERÈSE.

BOUCHARD, *patelinant.*

BON jour, mon enfant.

THÉRÈSE, *brusquement.*

Bon jour, M. Bouchard.

BOUCHARD.

Ton maître est-il ici?

THÉRÈSE.

Non.

BOUCHARD.

Si je croyais qu'il ne dût pas tarder.....

THÉRÈSE.

Il tardera beaucoup.

BOUCHARD.

AIR : *On compterait les diamans.*

Mais reviendra-t-il ce matin ;
Sur ce point tire-moi de peine ?

THÉRÈSE.

A moins qu'en un quartier lointain
Quelque affaire ne le retienne.

BOUCHARD.

Alors il reviendrait ce soir ;
Et de l'attendre il m'est facile.

THÉRÈSE.

Ainsi que vous j'en ai l'espoir....
S'il ne va pas coucher en ville.

BOUCHARD.

N'importe, j'attendrai. Avec une jolie fille comme Thérèse, le tems paraît bien court.

THÉRÈSE, *riant.*

Vous êtes galant, pour un docteur.

BOUCHARD.

Il ne se doute pas, ton maître, que c'est à moi qu'il est redevable de son rappel.

THÉRÈSE.

Du tout. Il avait cru que madame de Navarre....

BOUCHARD.

Madame de Navarre.... Une manière de bel-esprit, de

de philosophe..... Et sa majesté n'aime pas les philosophes.

THÉRÈSE.

Non?

BOUCHARD.

Ni les libertins non plus. Et si ton maître n'avait promis d'être plus sage.... car il mène une assez mauvaise conduite, conviens-en?

THERÈSE.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Sur la conduite de mon maître
Je ne dois pas ouvrir les yeux ;
Plus d'un autre, sans moi, peut-être,
Y portent un regard curieux.
Oui, grace à mon heureuse étoile,
Ses défauts me sont inconnus :
Sur ses erreurs je jette un voile,
Et n'apperçois que ses vertus.

BOUCHARD.

Oh! qu'une fille comme toi est précieuse.... sous plus d'un rapport! jeune, charmante, et pleine de discrétion.

THÉRÈSE.

Ma discrétion!

Même Air.

Eh! n'a-t-il pas droit de l'attendre,
Celui dont les constans bienfaits,
Dont le cœur juste et l'ame tendre
Exaucèrent tous mes souhaits.
Mais la surprise est pardonnable ;
Car on voit trop souvent, hélas!
Que plus le maître est doux, aimable,
Plus les serviteurs sont ingrats.

THEATRE DES VARIÉTÉS

BOUCHARD.

On ne t'accusera pas de l'être, toi..... pour ton maître, sur-tout. Tu reçois pourtant ses amis, des amis qui te veulent du bien....

THÉRÈSE

Je serais bien fâchée que ces amis-là me voulussent le même bien qu'à lui.

BOUCHARD.

Ce que je dis m'est inspiré par mon amitié pour ton maître ; car, malgré l'intérêt que je lui porte, s'il était toujours le même, ma qualité de président du conseil d'inquisition....

THÉRÈSE.

Quel est donc ce conseil dont j'entends parler depuis quelque tems?

BOUCHARD.

C'est un tribunal établi par le roi, pour comprimer ces novateurs impies dont Marot semble partager l'opinion.

AIR : *De la petit' poste de Paris.*

Or donc, cette inquisition
Protège la religion
De toute mauvaise action,
Punit jusqu'à l'intention,
Et nul, sans sa permission,
N'a droit à l'absolution.

THÉRÈSE.

Et vous présidez ce conseil?

BOUCHARD, *voulant la caresser.*

Oui, mon enfant; cela me donne le droit de remettre certains péchés.....

THÉRÈSE, *le repoussant.*

Que vous aimez à commettre, mais pour lesquels vous ne trouverez guères de complices. (*Elle se sauve en riant.*)

BOUCHARD, *la poursuivant.*

Eh! mais, attends donc. (*Il revient sur ses pas.*)

SCÈNE V.

BOUCHARD, *seul.*

ELLE est, par ma foi, gentille.... mais revêche en diable, et si je pouvais... Allons, maître Bouchard, vous oubliez qu'un motif plus sérieux vous amène ici. Ah ! mons Marot, vous avez eu l'audace de rentrer en France malgré moi, et vous avez cru que je vous y souffrirais tranquillement. Vous avez compté sur la protection du roi ; mais vous ne savez pas qu'il vous abandonnera, quand il saura que son intérêt est de le faire. Mais j'admire comme le hasard m'a servi Marot revient à Paris hier. A son arrivée, il donne à sa maîtresse un repas splendide, à l'issue duquel on se brouille complettement. La jeune personne piquée, vient ce matin me faire une confidence dont j'ai déjà tiré tout le parti nécessaire ; et si notre homme veut donner dans le piège, il sera dans deux heures en lieu de sûreté.

SCÈNE VI.

RABELAIS, BOUCHARD.

RABELAIS, *en entrant, sans voir Bouchard.*

OU est-il, où est-il, ce cher ami, que je l'embrasse ? (*S'arrêtant à la vue de Bouchard :*) Ah, c'est vous, M. Bouchard ?

BOUCHARD.

Eh ! bon jour, M. Rabelais, enchanté de vous voir.

RABELAIS.

Qui diable vous croyait ici ?

BOUCHARD.

J'ai, ce matin, appris le retour de notre ami, et je venais le complimenter.

RABELAIS.

Il vous saura gré de l'attention.

BOUCHARD.

Sur-tout quand il apprendra qu'il doit, en grande partie, son rappel à mes vives sollicitations.

RABELAIS.

A vos sollicitations ? Eh bien, voilà de ces choses qui me passent.

BOUCHARD.

Pouvais-je faire moins pour un ami ?

RABELAIS.

Votre ami ! je ne m'en serais pas douté, d'honneur.

BOUCHARD.

C'est pourtant ainsi

RABELAIS.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Eh ! mais je commence à le croire;
Je raisonnais imprudemment.
Un trait qui s'offre à ma mémoire,
Le prouve incontestablement :
Un ami vrai, dit-on, châtie ;
Or, vous l'êtes assurément ;
Car c'est à vous, je le parie,
Qu'il doit son dernier châtiment.

BOUCHARD.

Quoi ! vous croyez ?.....

RABELAIS.

Que vous n'avez pas nui, si n'avez contribué beaucoup à le faire exiler à Ferrare, et qu'à présent encore, vous cherchez à lui rendre pareil ou pire service.

BOUCHARD.

Si je n'étais fort de ma conscience....

RABELAIS.

Ne prononcez donc pas ce mot-là.

BOUCHARD.

Il est bien étonnant, M. Rabelais, que vous m'osiez tenir un pareil langage. Croyez-vous qu'on ait oublié l'ordurier Pantagruel et l'indécent Gargantua?

RABELAIS.

Mais j'espère bien, parbleu, qu'on ne les oubliera jamais. Pantagruel et Gargantua, ce sont mes brevets d'immortalité.

BOUCHARD.

Vous l'aurez acquise à peu de frais.

RABELAIS.

Il n'y a que les sots qui n'en connaissent pas le prix, et je n'ai que faire de leur suffrage, docteur.

BOUCHARD.

AIR: *Un cordelier d'une riche encolure.*

Gargantua, si l'on en croit l'histoire,
Sous l'air d'un grimoire,
Dit plus qu'on ne croit
Et plus qu'on n'apperçoit.
Ses traits aigus ne ménagent personne,
Le roi, la Sorbonne....

RABELAIS.

Vous l'avez donc lu?

BOUCHARD.

Et fort bien entendu.

RABELAIS.

Je ne vous en aurais pas cru capable.

BOUCHARD.

Maître François Rabelais, auriez-vous intention de m'insulter?

RABELAIS.

Qu'en pensez-vous, maître Bouchard?

BOUCHARD.

Prenez garde qu'on n'épluche votre conduite.

RABELAIS.

Oh! moi, je ne crains rien.

BOUCHARD.

Elle n'est pourtant pas des plus régulières, et l'on sait que M. le curé de Meudon fait de son presbytère une abbaye de Thélême.

RABELAIS.

Où l'on ne reçoit que bonne compagnie.

BOUCHARD.

D'ailleurs, il court sur votre compte certains bruits....

RABELAIS.

Il faut les laisser courir.

BOUCHARD.

Et l'on dit hautement que le vin.....

RABELAIS.

Si j'en bois, c'est par principe de religion.

BOUCHARD.

Quelle impiété!

RABELAIS.

Du tout; c'est l'avis d'un ancien que j'ai retenu. Le voici.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Aux bienfaiteurs reconnaissance,
Haine et mépris au cœurs ingrats,
Aux infortunés assistance,
Guerre aux cagots, aux scélérats; (*bis.*)
Aux défunts lumière éternelle,
Gaieté, santé, paix aux vivans,
Au tout puissant gloire immortelle,
Et paradis aux bien buvans.

Vous voyez donc bien, saint homme.....

(*On entend dans la coulisse :*) Oui, nous porterons nos plaintes.

SCÉNE VII.

MAROT, RABELAIS, BOUCHARD, ARCHERS.

MAROT, *entre suivi d'archers.*

AH ! te voilà, mon cher Rabelais; aide-moi donc à chasser ces trois coquins-là.

LE CAPORAL.

Outrager ainsi la justice !

MAROT.

Je m'en moque.

LE CAPORAL.

De la justice ! nous verrons.

RABELAIS.

De quoi s'agit-il ?

LE CAPORAL.

C'est monsieur qui vient effrontément, au milieu de la rue, nous arracher des mains un homme que nous allions conduire en prison.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MAROT.

Ai-je tort?

AIR : *Du pas redoublé.*

Un malheureux est arrêté,
De mort on le menace;
Son crime est grand, en vérité;
C'est qu'il aime la chasse.
Il rencontre sur son chemin
Un lapin qu'il assomme.
On veut, pour venger un lapin,
Emprisonner un homme.

LE CAPORAL.

C'est la loi.

MAROT.

Même Air.

Qu'un voleur soit pris, il est mort;
Ainsi la loi l'ordonne:
Qu'un lapin vous fasse du tort,
Il faut qu'on lui pardonne.
Je vois, à des signes certains,
Dans ces lois à la mode,
Que le parlement des lapins
En a dicté le code.

LE CAPORAL.

Allons, suivez-nous.

MAROT.

Sors, ou je te fais jetter par la croisée.

LE CAPORAL, *en sortant.*

Vous aurez de nos nouvelles.

MAROT.

Je les attends. (*Il les conduit, avec Rabelais, jusqu'à la porte.*)

BOUCHARD, *à part.*

Je suis charmé de ce petit incident. Le roi ne tardera pas à en être instruit, et j'espère qu'il ne tentera plus de dérober cet homme à nos poursuites.

SCÈNE VIII.

MAROT, RABELAIS, BOUCHARD.

RABELAIS.

QUELLE imprudence !

MAROT.

Je n'ai pu, de sang-froid, voir conduire un homme en prison pour avoir tué un lapin.

RABELAIS.

Songe aux suites

MAROT.

Je songe à la joie qu'éprouve la famille de ce malheureux.

AIR : *Du vaudeville de la Soirée orageuse.*

Quel plaisir j'éprouve aujourd'hui !
J'empêche une affreuse injustice.
A de pauvres gens, sans appui,
Je rends un important service ;
Ils auraient connu le malheur,
Privés d'un époux et d'un père.
Ce soir, grace à moi, le bonheur
Va retourner dans leur chaumière.

RABELAIS.

Je crains que ce ne soit aux dépens du tien.

MAROT.

Qu'importe ! il est si doux d'obliger.

BOUCHARD.

C'est un précepte sacré....

RABELAIS.

Que M. Bouchard suit à la lettre. A propos, tu ne

sais pas que, sans monsieur, tu serais encore à Ferrare, toi ?

MAROT.

Du diable si je m'en étais douté !

RABELAIS.

Oh ! c'est un homme extraordinairement obligeant ; il ne vit que pour rendre service.

MAROT.

Je lui en trouve l'air. Pourrais-je savoir, monsieur, ce qui me procure votre agréable visite ?

BOUCHARD.

J'étais venu vous féliciter, et.....

RABELAIS, *l'interrompant.*

Te donner quelques nouvelles marques de son amitié.

MAROT.

Tais-toi.

BOUCHARD.

Vous engager à venir chez moi, célébrer, le verre à la main, votre heureux retour. Puis-je me flatter....

RABELAIS.

Il n'ira pas. Je l'emmène à Meudon. Ma gourde l'attend, et nous la vuiderons ensemble.

MAROT.

J'en suis désespéré ; mais vous voyez que je ne puis me rendre à votre obligeante invitation.

BOUCHARD, *à part.*

Quel contre-tems ! (*A Marot :*) Je croyais pourtant que mon zèle.....

MAROT.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Je connais trop, docte Bouchard,
Ce que je dois à votre zèle.

RABELAIS.

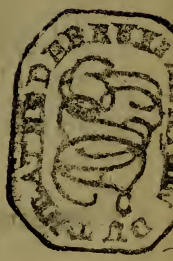
C'est un empressement sans fard,
Qui chaque jour se renouvelle.

MAROT.

J'en suis confus, en vérité;
Mais recevez-en l'assurance,
Autant vous avez de bonté,
Autant j'ai de reconnaissance.

Même Air.

Mais dites-moi la vérité :
Puisqu'à présent on me pardonne,
Comment avais-je mérité
Les censures de la Sorbonne ?



BOUCHARD.

Pour les pseaumes mis en français.

RABELAIS.

C'était de quoi le faire pendre;
Il est cause que désormais
Tout le monde va les comprendre.

(*Marot et Rabelais rient au nez de Bouchard.*)

BOUCHARD, *à part.*

Ces messieurs me raillent : mon tour viendra.

MAROT, *à Rabelais.*

Parbleu, mon cher, il faut que je te lise une ballade que j'ai composée ce matin.

RABELAIS.

Voyons ça.

MAROT, *lisant, et regardant Bouchard.*

BALLADE.

» Pour courir en poste à la ville,
» Vingt fois, cent fois, ne sais combien,
» Pour faire quelque chose vile,
» Frère Lubin le fera bien;
» Mais.....

BOUCHARD.

Messieurs, je vous laisse à vos occupations, et je me retire.

RABELAIS.

Comment ! vous nous quittez déjà, M. Bouchard; mais c'est très-mal, en vérité, très-mal.

MAROT.

Au revoir, docteur.

BOUCHARD, *à part, en sortant.*

Je vais bien t'empêcher, moi, d'aller à Meudon.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MAROT, RABELAIS.

RABELAIS.

ENFIN le voilà parti. C'est le moment de t'avertir du nouveau danger qui te menace.

MAROT.

Que veux-tu dire ?

RABELAIS.

Que ce méchant homme, qui sort d'ici, trame contre toi de nouvelles perfidies; j'en ai la certitude.

MAROT.

D'où peux-tu l'avoir acquise ?

RABELAIS.

De la bouche même de monseigneur, qui n'a point voulu me donner de plus amples éclaircissemens, mais

qui cependant m'a permis de t'avertir de prendre les précautions que la prudence te dictera. Maintenant, je t'offre tout ce qui dépendra de moi pour éviter cette nouvelle disgrace.

MAROT.

Ami généreux, je reconnais bien là ton excellent cœur. Mais je t'avoue que je suis loin de m'effrayer : revenu d'hier à Paris, avec promesse d'oubli pour le passé, je ne crois avoir rien fait, depuis mon retour, qui m'attire de nouveau les censures sorboniques. Ainsi, bannissons l'inquiétude, et ne songeons qu'à la joie de nous voir réunis.

RABELAIS.

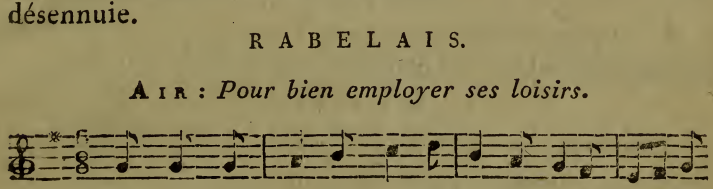
Il serait pourtant assez fâcheux qu'un nouvel exil.....

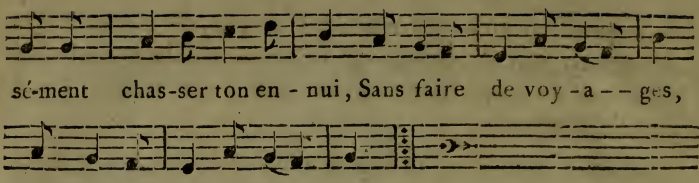
MAROT.

Qu'importe ? en voyageant, on n'a pas toujours les mêmes objets sous les yeux ; on voit du nouveau : cela désennuie.

RABELAIS.

AIR : *Pour bien employer ses loisirs.*





D'ailleurs, il te faudrait quitter encore la belle Marguerite, et tu n'aimes pas à en être séparé.... Tu ris.

MAROT.

Le moyen de te cacher mon secret, quand tu le devines. Eh bien, mon cher, félicite-moi donc....

RABELAIS.

Je n'ose.

MAROT.

Comment, la femme la plus aimable, la plus spirituelle de la France !

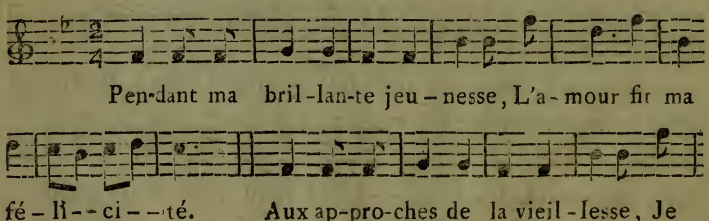
RABELAIS.

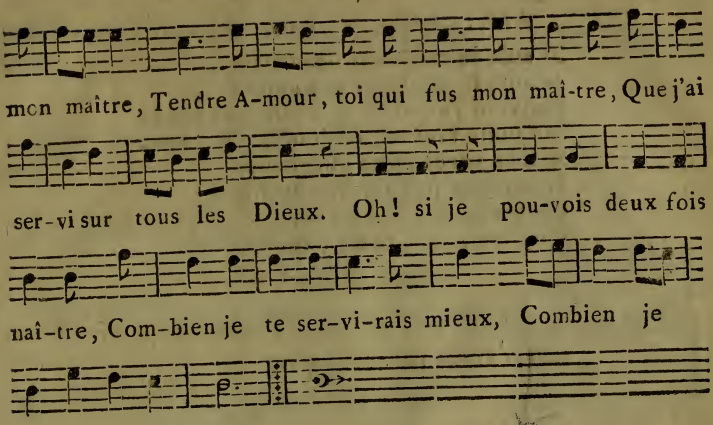
C'est précisément pour cela. Ton bonheur te suscitera des jaloux, et si cela parvient aux oreilles du maître....

MAROT.

Dussé-je me perdre, je veux profiter d'une aussi glorieuse conquête.

AIR : *Quoi, vous avez, sous cet ombrage.*





RABELAIS.

Quoiqu'il arrive, au surplus, je ne te laisserai point dans l'embarras, et sois assuré que Rabelais aura toujours le cœur aussi bon qu'il a l'esprit jovial et libertin.

MAROT.

J'en suis persuadé, mon ami. Mais à propos, M. le curé, que je vous fasse compliment sur votre nouvelle dignité.

RABELAIS.

Viens à Meudon; je te fais mon vicaire.

MAROT.

Le vicaire vaudrait le curé.

RABELAIS.

Oh! que non.

MAROT.

Mais à quoi diable songeait Dubellay, quand il t'a fait cadeau d'une cure?

RABELAIS.

Il ne pouvait mieux choisir, et je veux que tu en conviennes toi-même.

AIR : *Lorsque vous verrez un amant.*

Je suis le médecin des corps,
Je suis le médecin des ames;
Souvent j'arrache aux sombres bords
De bons vivans, d'aimables femmes.
A mes paroissiens, mes amis,
Je sers jusqu'à l'heure dernière :
Ou médecin, je les guéris,
Ou bien curé, je les enterre.

MAROT.

De façon qu'ils ne peuvent t'échapper; morts ou malades, tu en tires toujours parti.

AIR : *O Filii.*

Mais, sans rire, comment peut-on
Entendre chanter à Meudon,
Par l'auteur de Gargantua,
Alleluia ?

RABELAIS.

Vas, mon ami, je remplis mes fonctions aussi bien qu'un autre.

AIR : *D'Arlequin afficheur.*

Moi, je ne suis point un Bouchard,
Censeur hypocrite et farouche,
Qui prêchant les mœurs avec art,
N'a de vertus que dans la bouche.
Quelquefois mon esprit fallot,
Compose une gaillarde histoire ;
Mais tous mes vices, cher Marot,
Sont dans mon écritoire.

MAROT.

Parbleu, maitre François, tu es un heureux fou.

RABELAIS.

Et toi, messire Clément, penses-tu donc être bien sage ?

MAROT.

Sans doute. Hier encore, j'ai fait un acte de la plus haute

haute sagesse, en congédiant cette Laure, qui te déplaisait tant.

RABELAIS.

Tout de bon; et pourquoi?

MAROT.

L'infidélité la plus piquante.

RABELAIS.

Qu'il faut peu de chose pour te fâcher!

AIR : *Au coin du feu.*

Si l'on quittait sa belle
Quand elle est infidelle,
Sois-en certain,
Il faudrait, sur son ame,
Chercher nouvelle femme
Chaque matin. (*ter.*)

MAROT.

Allons, M. Rabelais, c'est par trop fort.

RABELAIS.

La conversion n'est pas encore parfaite. Il faudrait de plus.....

MAROT.

Pour le reste, je veux demeurer ce que le ciel me fit.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Je ferai, tant que je vivrai,
Des rondeaux et des épigrammes;
Tant que je vivrai, je ferai
La guerre aux sots, la cour aux femmes.

RABELAIS.

Et moi,

Je serai, tant que je vivrai,
Disciple joyeux d'Épicure;
Tour-à-tour je desservirai
Cythère, ma cave et ma cure.

MAROT.

C'est tout ce qu'on peut raisonnablement exiger d'un curé comme toi.

RABELAIS.

Adieu, mauvais plaisant; je te quitte, et vais trouver deux amis qui ont assez d'influence dans le conseil pour rendre nuls les efforts de ton persécuteur.

MAROT.

Sois tranquille.

RABELAIS.

Si je ne puis réussir, je t'emmène à Meudon, de gré ou de force, et je te cache....

MAROT.

Où?

RABELAIS.

Dans ma cave.

MAROT.

Ces messieurs de la Sorbonne m'y trouveront tout de suite. Allons, vas vite, pour revenir plutôt.

(*Rabelais sort.*)

SCÈNE X.

MAROT, *seul.*

SERAIT-IL possible qu'effectivement ce coquin de Bouchard voulût.... Mais à quoi bon me tourmenter; je ne vois pas sous quel prétexte il pourrait me nuire. Ne pensons plus à cela : songeons plutôt au bonheur que l'amour me prépare. Amour, que j'ai de graces à te rendre!

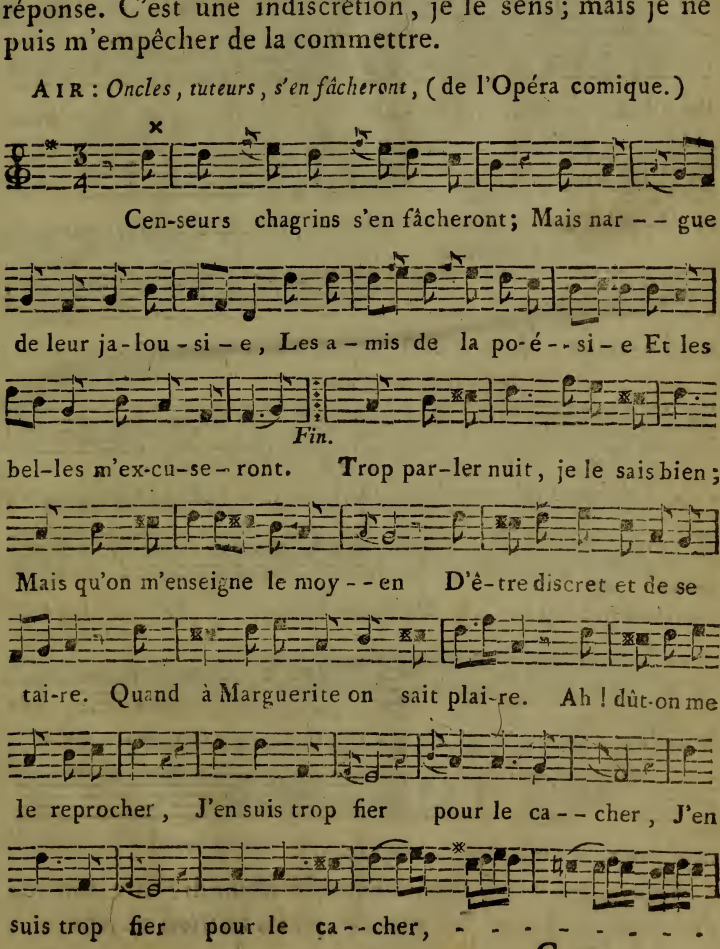
AIR : *Que sont les grandeurs sur la terre.*

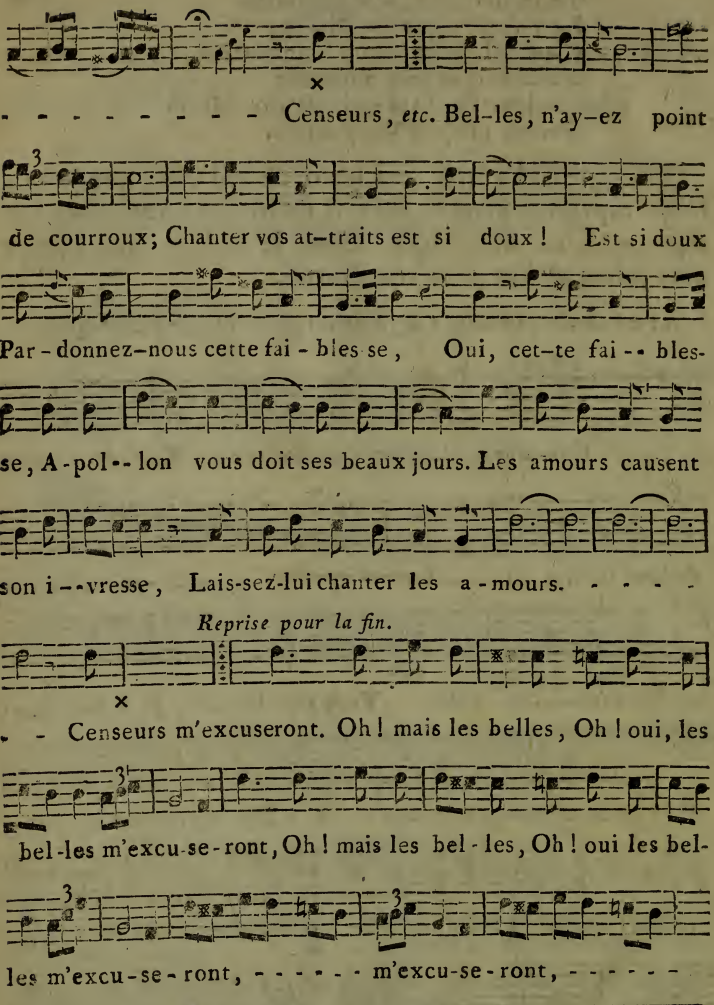
Au noble cœur de Marguerite
Tu laisses pénétrer Marot;

Tu rends fidèle à Marguerite
Le volage cœur de Marot ;
C'est toi qui fais que Marguerite
S'abaisse jusques à Marot ;
C'est aujourd'hui toi qui fais que Marot
S'élève jusqu'à Marguerite.

J'ai reçu d'elle hier une lettre charmante, que je vais faire imprimer dans le recueil de mes œuvres, avec ma réponse. C'est une indiscrétion, je le sens ; mais je ne puis m'empêcher de la commettre.

AIR : *Oncles, tuteurs, s'en fâcheront*, (de l'Opéra comique.)





Occupons-nous maintenant de répondre aux sottises dont maître Sagon m'a gratifié pendant mon absence.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'Amour.*

Sagon trouve mes vers mauvais ;
De les surpasser il se vante ;
Mais il écrit comme un laquais ;
Réponse au nom de ma servante.

Et je vais la faire. (*Il se met en devoir d'écrire.*)

SCÈNE XI.

MAROT, RABELAIS.

RABELAIS, *accourant.*

AH ! mon dieu, je te l'avais dit, ils vont arriver.

MAROT.

Qui ?

RABELAIS.

Les archers.

MAROT.

Pourquoi faire ?

RABELAIS.

Pour te mener coucher en prison.

MAROT.

Moi ?

RABELAIS.

Toi-même.

MAROT.

Ah, sans doute, pour cette maudite affaire de tantôt. On se sera plaint, et je vais prendre la place du pauvre braconier fugitif.

RABELAIS.

Il s'agit de bien autre chose, par ma foi.

MAROT.

A moins que d'avoir trahi l'état, je ne vois pas....

RABELAIS.

Ce ne serait rien.

MAROT.

Tu me fais trembler.

RABELAIS.

AIR : *En quatre mots je vais vous conter ça.*

Veux-tu, mon cher, que je parle sans fard?
Ce maudit ordre est donné par
Ton bon ami Bouchard.
Après certaine entrevue
Avec ta belle ingénue,
Le vieux papelard
Court en Sorbonne, et dit, d'un air caffard,
Roulant un œil hagard,
Il mérite la hard
Ce libertin de Marot, car....
Il a mangé du lard.

(*Marot éclate de rire.*)

RABELAIS.

Ah, tu trouves cela plaisant; à la bonne heure.

MAROT.

Je parie que c'est Laure qui m'a rendu ce petit service-là.

RABELAIS.

Précisément. Elle a prévenu l'aimable docteur qu'hier soir, vendredi, tu avais, devant elle, au mépris des lois de l'église, mangé du jambon et médit de la Sorbonne. Bouchard aussi-tôt a sollicité et obtenu l'ordre de te faire arrêter; et quand il est venu tantôt te faire cette perfide invitation, c'était pour t'attirer dans le piège J'apprends tous ces détails, et tu n'as pas un moment à perdre pour te sauver.

MAROT.

Non, je veux attendre ici l'ennemi de pied ferme, et

nous verrons si l'on osera, sur un prétexte aussi frivole, traîner en prison Clément Marot.

RABELAIS.

Ne t'y fie pas.

MAROT.

Les perfides ! je m'en vengerai.

RABELAIS.

Comment ?

MAROT.

Par un déluge d'épigrammes.

RABELAIS.

Vengeance de poëte.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

Quand d'un poëte entre nous
La colère s'allume,
Terrible dans son courroux,
Il vous assomme à grands coups
De plume. (*ter.*)

MAROT.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Que l'on craigne de chagriner
L'écrivain rempli de génie ;
D'un vers seul il peut condamner
Des scélérats à l'infamie.
Vois la plume de l'Arétin,
Des rois proscrivant la mémoire ;
Et faisant pâlir Charles-Quint
Jusques sur son char de victoire.

RABELAIS.

Tout cela est bel et bon ; mais si tu veux éviter la visite de ces messieurs....

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE XII.

MAROT, RABELAIS, LE CAPORAL, LES ARCHERS.

LE CAPORAL, *en entrant, d'un ton brusque.*

Qui de vous deux est Marot? Voici l'ordre pour l'arrêter.

MAROT, *à part, en riant.*

Ce ne sont pas les mêmes. Pour peu que cela continue, j'aurai bientôt fait connaissance avec tous les archers de la capitale.

RABELAIS.

Voyons, M. le caporal, si vous avez le coup-d'œil juste.

LE CAPORAL.

Pas de mauvaises plaisanteries.

RABELAIS.

Nous n'en faisons que de bonnes.

LE CAPORAL.

Dépêchons; je suis pressé.

RABELAIS.

Nous ne le sommes pas.

LE CAPORAL.

Se moque-t-on de nous, ici?

RABELAIS.

Comme ils sont polis, ces messieurs!

MAROT.

L'habitude de voir des malheureux....

RABELAIS.

Et d'en faire.

LE CAPORAL, *en colère.*

Insolent ! suivez-nous.

MAROT.

Messieurs, c'est moi qui suis Marot.

RABELAIS.

Il vous trompe.

LE CAPORAL, *montrant Rabelais aux archers.*

Saisissez-le.

(*Les archers viennent le saisir au collet.*)

RABELAIS.

Pas de voies de fait; vous n'avez pas le droit....

LE CAPORAL.

Nous le prenons. Faut-il tant de façons avec un mauvais sujet?

RABELAIS.

AIR : *Fidèle époux, franc militaire.*

Oui, quand même il serait coupable,
L'accusé qu'on livre en tes mains,
Songe bien qu'il est ton semblable,
Et n'augmente pas ses chagrins.

LE CAPORAL.

Oh ! nous ne sommes point capables....

RABELAIS.

D'entendre un instant la raison.

LE CAPORAL.

Les archers sont des gens aimables....

MAROT et RABELAIS, *ensemble.*

Aimables, comme une prison.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce à dire ?.... Allons, et de peur de méprise, emmenons-les tous deux.

RABELAIS.

Oui, c'est le plus sûr.

SCENE XIII.

MAROT, RABELAIS, THERÈSE, LE CAPORAL, LES ARCHERS.

THÉRESE, *accourant.*

Ah ! mon dieu, qu'y a-t'il donc ?

MAROT.

Rien, mon enfant ; ces messieurs ne trouvent pas mon logement sûr ; ils veulent m'en procurer un autre. Allons, messieurs, partons ; je m'empresse d'obéir à des ordres que je respecte infiniment.

RABELAIS.

Tu as menti.

MAROT.

C'est vrai.

LE CAPORAL, *à Rabelais.*

Ah, monsieur, que d'excuses....

RABELAIS.

Une autre fois, ne sois plus insolent ; tu n'auras plus besoin de faire....

MAROT.

Rabelais, pendant mon absence, tu feras les honneurs de ma maison.

SCENE XIV.

MAROT, RABELAIS, THERÈSE, CAPORAL, ARCHERS, UN PAGE *de la reine de Navarre.*

(*Le Page entre à l'instant où les archers se disposent à emmener Marot. Il remet un papier au caporal, en lui disant :*)

UN instant; ayez la complaisance de lire ceci. (*à Marot :*) C'est un ordre du conseil qui défend de donner suite à votre affaire. Madame de Navarre, instruite à tems de ce qui se passait, l'a sans peine obtenu du roi son frère; et tous deux vous exhortent à ne plus faire gras le vendredi. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE PAGE.

LE CAPORAL, *remettant le papier à Marot.*

CELA suffit, monsieur; vous êtes libre, et nous nous retirons.

MAROT.

Parbleu, messieurs, il est juste que je vous dédommage de la peine que vous avez prise. Thérèse, une bouteille de vin à ces messieurs.

(*Thérèse sort.*)

LE CAPORAL.

Parbleu, nous acceptons volontiers. Vous avez l'air d'un brave homme, et nous sommes bien revenus sur votre compte.

RABELAIS.

C'est heureux.

LE CAPORAL.

Ne parlons plus de cela.

(*Thérèse apporte la bouteille.*)

RABELAIS.

Et buvez à la santé de Clément Marot, le prince des poëtes français.

MAROT, *leur versant à boire.*

Et de Rabelais, auteur de Gargantua.

LE CAPORAL.

Oh ! nous les connaissons de réputation.

AIR : *La boulangère a des écus.*

A la santé de Rabelais,
Par qui l'on rit en France,
Et de Marot, dont les couplets
Assurent à jamais le succès
De l'épigramme en France.

TOUS.

Et de Marot, dont les couplets
Assurent à jamais le succès
De l'épigramme en France.

MAROT.

Cela mérite un second verre.

LE CAPORAL.

Et nous le boirons d'aussi bon cœur que le premier.

Même Air.

Je vous prédis votre destin :
Vous vivrez entre mille,

Vous dont l'esprit vif et badin
Créa le Vaudeville malin,
Créa le Vaudeville.

TOUS.

Vous dont l'esprit vif et badin
Créa le Vaudeville malin,
Créa le Vaudeville.

LE CAPORAL.

Allons, messieurs, au revoir.

RABELAIS.

Cela n'est pas pressé.

SCÈNE XVI.

MAROT, RABELAIS, THERÈSE, BOUCHARD, ARCHERS.

BOUCHARD, *aux archers qui sortent.*

A quoi vous amusez-vous donc là, vous-autres? Depuis une heure, je vous attends en-bas.

(*Les archers lui rient au nez*).

RABELAIS, *se retournant, apperçoit Bouchard.*

Eh ! mais c'est notre ami Bouchard, qu'il soit le bien venu.

BOUCHARD.

Monsieur, je suis désolé....

RABELAIS.

Nous en sommes persuadés....

BOUCHARD.

Et j'ai fait mon possible....

MAROT.

Pour que j'aille coucher en prison.

BOUCHARD.

Et c'est bien malgré moi, je vous assure....

LES ARCHERS.

A la santé de Rabelais,
Par qui l'on rit en France,
Et de Marot, dont les couplets
Assurent à jamais le succès
De l'épigramme en France.

(*Ils sortent en riant aux éclats.*)

SCÈNE XVII.

MAROT, RABELAIS, THERÈSE, BOUCHARD.

BOUCHARD, *aux archers.*

Attendez donc.

MAROT, *lui remet l'ordre.*

Docteur, lisez.

(*Bouchard lit, et reste stupéfait.*)

RABELAIS.

Vous voyez qu'il vous reste un nouveau compliment à faire à notre ami.

BOUCHARD.

Monsieur, le devoir de ma charge....

RABELAIS, *l'interrompant.*

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Allons, va-t-en, vieil hypocrite;
Cherche ailleurs un plus grand succès.

MAROT.

Sors de ma maison au plus vite ;
Garde-toi d'y rentrer jamais.

TOUS, *en le poussant à la porte.*

Allons, va-t-en, allons, va-t-en,
Allons, va-t-en, vieil hypocrite;
Cherche ailleurs un plus grand succès.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII et dernière.

MAROT, RABELAIS, THERÈSE.

RABELAIS.

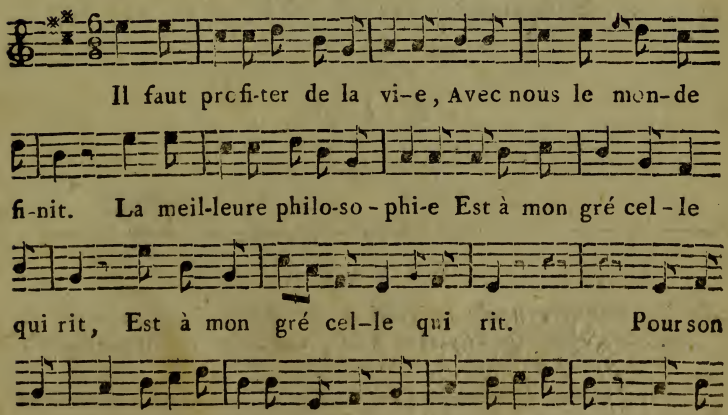
ENCORE une forte leçon ; sera-ce la dernière ?

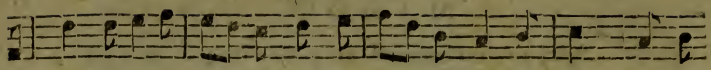
MAROT.

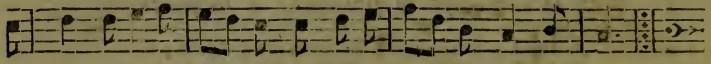
Peut-être.

VAUDEVILLE.

Air nouveau.







RABELAIS.

Je n'ai d'aucun sublime ouvrage
Enrichi le siècle à venir;
Mais de mon naïf badinage
Il pourra bien se souvenir.
La gaîté, comme le génie,
Conduit à l'immortalité;
Et les rieurs, je le parie,
Seront toujours de mon côté.

THÉRÈSE, *au public.*

Marot, père du Vaudeville,
Rabelais, du genre joyeux,
Dessinés par un peintre habile,
Sans doute, ressembleraient mieux.
Faute d'esprit, si cet ouvrage
Offrait un peu de leur gaîté,
Tous les rieurs, bientôt, je gage,
Se mettraient de notre côté.

FIN.

ERRATA.

Au commencement de la Notice, première ligne, au-lieu de sous le regne de Charles VII, *lisez* de Philippe-le-Bel.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DU THEATRE DE LA NATION